6e ANNÉE, N° 302 — VENDREDI, 9 MAI 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal *A Galata.*

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Me veuve *Camoin et Cie.*

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople....... un an, 8 colonat.
6 mois, 4 »
Provinces et Etranger un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne.......... 5 piastres du G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Mai.

Nous avons sous les yeux un article fort remarquable sur la navigation du Danube publié récemment dans le *New Monthly Magazine*. La question traitée dans la Revue anglaise est trop intimement liée à ce que nous avons écrit dernièrement dans ce journal sur le canal de Kustendjé, pour pouvoir nous dispenser d'appeler l'attention de ses lecteurs sur cet écrit. Les considérations auxquelles se livre l'auteur de l'article en question, sont d'une haute importance, et les chiffres qu'il cite, trop éloquents pour ne pas jeter le plus grand jour sur les relations commerciales de l'Angleterre avec les principautés. Il a puisé les renseignemens à la meilleure source ; car il doit les avoir pris sur place; d'ailleurs, il a traité ce sujet avec netteté, simplicité et franchise. Nous tâcherons de donner le plus succinctement que nous pourrons quelques-unes des appréciations de l'écrivain anglais, persuadé qu'elles ne peuvent manquer d'intéresser au plus haut point ceux qui s'occupent de la prospérité de l'Empire.

Il estime à 3 schelings par quarter les dépenses occasionnées par les risques que courent les bâtiments à leur passage à Soulina. A cause du taux élevé des assurances et des dépenses d'allégement (*lighterage*), le frêt pour l'Angleterre est à Galatz de 13 schel., tandis qu'il n'est que de 8 1/2 sch. à Odessa ; cette considération mettrait les ports du Danube dans l'impossibilité de soutenir la concurrence. Néanmoins les frais de production sont tellement petits, que les cultivateurs des bords du Danube peuvent livrer à des prix assez favorables, pour que le nombre de bâtiments anglais qui vont charger à Ibraïla et à Galatz, augmente tous les ans. Il n'était que de huit, il y a dix ans, et encore tous ne trouvaient-ils pas à charger pour le Royaume-Uni ; les trois dernières années, nonobstant les circonstances politiques, la moyenne des vaisseaux anglais dans ces deux ports a été de 215 par an, sans compter 150 bâtiments étrangers qui ont chargé chaque année des grains pour l'Angleterre. Si, après 1837, la navigation avait pu se continuer sans obstacle à Soulina, la production des provinces du Danube aurait augmenté incontestablement d'une manière prodigieuse.

Un bâtiment, dit l'auteur de l'article du *Monthly Magazine*, chargé de 1000 quarters de blé, tire environ treize pieds d'eau ; il en faut au moins 18 pieds pour pouvoir passer, au-dessus des bancs de sable et à la barre, avec un chargement de 2000 quarters. Aussi il est fort rare qu'un bâtiment destiné pour l'Angleterre puisse sortir du Danube sans encourir la dépense de l'allégement. Le montant de ces frais dépend sans doute de la force du chargement ; mais elle est, dans certains cas, de 200 à 300 livres sterlings. Ce n'est pas encore tout : si le vent vient à s'élever pendant le transbordement à Soulina, le bâtiment doit lever l'ancre et prendre la haute mer ; dans le cas où il ne peut pas le faire, il doit échouer, et cela arrive très souvent. Pendant ce temps, les gabares doivent se réfugier dans la rivière, et encore elles périssent souvent avec tout le grain qu'elles contiennent ; si elles échappent, il est très rare que le blé ne soit fortement endommagé. Les capitaines sont obligés de le vendre à perte à des spéculateurs qui se tiennent prêts à profiter de ces fréquentes occasions.

Les difficultés de passage qui existent à Soulina, obligent plusieurs bâtiments de se détourner de leur destination pour les ports du Danube. La perte occasionnée à la Moldavie seule a été évaluée à 300,000 liv. sterl. pour l'année dernière. Lorsque le pays qui produit éprouve de telles pertes, celui qui consomme doit s'en ressentir en proportion.

La quantité moyenne de grains embarqués annuellement dans les ports de la Moldo-Valachie pour le Royaume-Uni, est estimée pour chacune des trois années qui viennent de s'écouler, à 416,378 quarters, sans compter au moins la moitié en sus embarquée sur de petits bâtiments pour la facilité du passage à Soulina, qui est transbordée à Constantinople où à Malte dans de grands bâtimens qui le transportent aussi en Angleterre. De plus, une grande partie du blé et du maïs envoyés des principautés aux différents ports de la Méditerranée est achetée là pour les marchés anglais.

L'augmentation de l'exportation de la ville d'Ibraïla pendant les six dernières années sur les précédentes a été de 3,189,015 quarters, et si les circonstances sont favorables, cette augmentation ne peut manquer d'aller en croissant. Elle a été pour la ville de Galatz, pendant la même période, de 717,395 quarters. Galatz a exporté, les dernières années, un article fort important et qui promet de devenir l'objet d'un grand commerce : c'est le bœuf préparé ; déjà on en exporte 500 tonnes par an.

L'importation du fer et des manufactures anglaises dans les ports de Galatz et d'Ibraïla a été porté depuis 1837 de 90,000 L. S. à 700,000 liv. sterl.

L'écrivain anglais signale des difficultés très sérieuses pour l'ouverture du bras de St-Georges par Portitza, le lac Razim et le Dounavetz ; indépendamment, dit-il, du manque de profondeur convenable, le touage est impossible sur le lac : les bâtimens à voile seraient obligés d'attendre le vent qui leur convient. Le seul bras qui reste encore, c'est celui de Kilia, situé au nord de Soulina ; il se jette dans la Mer-Noire par sept bouches qu'on peut réunir. On se propose, dit-on, de le rendre navigable, dans l'intérêt de la ville d'Ismaïl. La prospérité de cette ville ne peut faire aucun tort au commerce des autres ports du Danube, si le passage de Soulina est rendu praticable ; mais si on le laisse dans l'état actuel, les ports d'Ibraïla et de Galatz ne pourront plus être fréquentés par de grands bâtimens.

On ne peut mieux faire ressortir la nécessité de l'ouverture du canal de Kustendjé qu'en signalant les difficultés qu'éprouve aujourd'hui la navigation du Danube et le danger qui menace le commerce des principautés et de la Bulgarie.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre le savant article du *New Monthly Magazine* dans toutes ses appréciations politiques et économiques ; pour donner une véritable idée de son importance, il faudrait le citer d'un bout à l'autre, et pour rendre un véritable hommage au talent de l'auteur, nous aurions dû en donner une traduction complète.

ION.

Au moment où le public s'occupe si vivement et s'inquiète déjà du manque d'eau, nous croyons utile d'extraire le passage suivant de l'ouvrage du général Andréossy, ancien ambassadeur près la S. Porte, sur Constantinople et le Bosphore de Thrace. On verra dans cet extrait que le système hydraulique, appliqué depuis si longtemps dans la capitale de l'Empire Ottoman, est fort remarquable. La description de ce système, jointe à la sollicitude du gouvernement qui prend actuellement les mesures les plus urgentes pour approvisionner d'eau Constantinople et ses faubourgs, ne peut que rassurer le public et lui enlever les inquiétudes que commençaient à causer la sécheresse et l'absence de pluies. Ce court extrait suffira pour donner une idée de ce système :

CONDUITE DES EAUX AMENÉES A CONSTANTINOPLE POUR LES BESOINS DE CETTE CAPITALE.

Les principales sources qui fournissent aux diverses consommations d'eau de Constantinople et de ses faubourgs au-delà du port se trouvent à l'extrémité du Balkan (Mont-Hémus), qui se termine sur le canal de la Mer-Noire, aux Kavak d'Europe. Cette chaîne, dans la partie qui correspond aux sources, a de hauteur, au point le plus élevé, environ deux-cent-cinq mètres. La distance où elle se trouve de Constantinople est de six lieues de deux mille toises chacune et elle n'est éloignée que de trois mille toises du littoral de la Mer-Noire.

Le revers de ces montagnes qui regarde le port de Constantinople est couvert, dans les environs du village de Belgrade, de belles forêts où le chêne et le chataignier dominent; elles ont des sources assez abondantes. Le revers opposé du côté de la Mer-Noire a dû être boisé autrefois ; mais il est aujourd'hui entièrement dépouillé ; l'arbousier seulement y croît en abondance. Ce revers, en descendant à Domouz-Déré, ne fournit presque point d'eaux courantes. On use dans les environs de Belgrade de précautions conservatrices des eaux, qu'on n'emploie pas toujours en Europe. Dans la vue de ménager les sources, il est défendu, sous des peines rigoureuses, de couper des arbres, de creuser des puits et d'arroser des jardins. Les irrigations pour la culture du jardinage ne peuvent avoir lieu que dans les parties des vallées inférieures aux réservoirs et aux conduites d'eau. Les empereurs Grecs avaient aussi rendu, en divers temps, des lois très sévères pour tout ce qui regardait l'entretien et la conservation des eaux.

La chaîne latérale sur laquelle Constantinople est située à son extrémité, sépare la vallée occidentale des Eaux-Douces de la Propontide, et se termine à la Pointe du Sérail. Cette chaîne a un plateau et deux versans, et sur ces derniers des vallées profondes et assez étendues. Il s'en est suivi de la position de ces trois plans entre eux, et de la manière dont Constantinople y est assise, trois systèmes de conduites d'eaux ; l'un, qui a son origine à Belgrade et dans ses environs, suit le revers de la chaîne latérale du côté des Eaux-Douces et le long du port ; le second qu'on a établi, sur le plateau, recueille les sources des affluens qui y prennent leur origine et fournit à diverses directions ; enfin le troisième réunit les sources du versant du côté de la Propontide et les amène à plusieurs points de distribution de ce même versant dans l'intérieur de la ville.

Ce n'est point des vallées de Pyrgos et d'Ali-Bey-Keui qu'on a tiré les eaux nécessaires aux besoins de Constantinople; on les a prises dans les vallées d'Ayvat-Bendi et de Belgrade qui tombent dans le vallon de Pyrgos, l'une au-dessus, l'autre au-dessous du village grec qui a donné son nom à cette vallée (en turc *Bourgas*). On en a pris aussi dans la vallée de Djébédji-Keui, qui se joint à la vallée d'Ali-Bey-Keui, à une demi-lieue au-dessus de l'aqueduc de Justinien. Ce sont trois vallées latérales de deux récipiens principaux dont elles dépendent.

D'après l'assiette de Constantinople, il fallait que les prises d'eau fussent faites à des affluens, afin qu'elles eussent, avec le moins de développement d'ouvrages possibles, une hauteur suffisante pour être portées aux divers points de distribution. Ce qui a nécessité ces trois systèmes de conduites d'eaux, c'est que les sources sont peu abondantes dans la partie qui correspond au faîte du contrefort. Il a fallu les créer, en quelque sorte, et les tirer des pelouses humides en y creusant une multitude de fontaines. La conduite d'eau de Belgrade et de ses environs est au contraire alimentée par des eaux courantes que l'on a dérivées, et dont on a même formé des réserves pour en faire une distribution régulière lorsqu'une sécheresse prolongée fait diminuer les sources.

On ne trouve dans aucun auteur le nom de l'affluent de la rivière de Pyrgos que nous avons appelée Ayvat-Bendi, d'après les gens du pays. L'autre affluent était connu sous le nom d'*Hydrale* par les écrivains qui avaient précédé Gyllius. De son temps, les uns l'appelaient *Belgrade*, du nom d'un village situé sur ses bords, et qui existe encore; les autres, *rivière Camérée*, à cause des aqueducs sur arcades, au moyen desquels ces eaux étaient conduites à Constantinople. D'après la direction latérale des vallées d'Ayvat-Bendi et de Belgrade, les vallées de Pyrgos et d'Aly-Bey-Keui devenaient un obstacle au cheminement des eaux qu'elles fournissent. Ces vallées étant dans le voisinage l'une de l'autre ont un faîte qui les sépare.

Une des conditions du problème hydraulique pour les dérivations vers Constantinople, était de déterminer sur ce faîte, dans la direction du grand Bend (réservoir) de Belgrade au Takeim (1) d'Egri-Kapou, au de là d'Eyoub, un point qui se trouvât sur la ligne de pente nécessaire pour l'écoulement des eaux, point où l'on pût, en même temps, amener les eaux des vallées de Belgrade et d'Ayvat-Bendi, et d'où on pût les conduire au Takeim d'Egri-Kapou. Cet objet a été rempli par la construction d'un *Bach-Havouz*, réservoir de forme circulaire placé au col d'un petit vallon

(1) Le *Takeim* est une chambre fermée et voûtée le plus ordinairement, où se fait la répartition d'une quantité d'eau déterminée.

FEUILLETON.

THÉATRE ITALIEN-NAUM.

POSES ET TABLEAUX MIMIQUES ET PLASTIQUES.

M. et Mme KELLER.

REVUE DES OPÉRAS.— ADIEUX AUX ARTISTES.

Dans le compte-rendu que nous fesons aujourd'hui des *Tableaux Plastiques* de M. Keller, nous ne pouvons qu'ajouter aux applaudissemens dont toute l'Europe a salué leur apparition ; c'est, en effet, une véritable découverte acquise à l'art; c'est, en quelque sorte, vulgariser le beau, le mettre, par des formes saisissables, à la portée des intelligences les plus rebelles qui auraient quelquefois de la peine à le deviner, à le comprendre sur une toile inanimée, dans un marbre où un œil exercé découvre seul la vie et l'inspiration. M. Keller a fait cette découverte, c'est un artiste.

Dans les dix-sept tableaux que le public de Constantinople a admirés à ces deux premières représentations, nous ne savons ce que nous devons le plus louer de leur conception vigoureuse, hardie, ou de leur exécution gràcieuse et intelligente et de la richesse des accessoires. M. Keller a fait passer dans le cœur des artistes qui l'accompagnent ce feu sacré qui l'anime, qui anime Mme Keller, non moins inspirée que son mari.

Parmi tous ces tableaux nous citerons, avant tout, la *Descente de Croix*, magnifique reproduction de la toile de Rubens.— Il est difficile de décrire la tristesse pleine d'angoisse qu'inspire ce tableau.—Détaché de la croix et soutenu par quelques hommes, le Christ fléchit; son bras pend sans force; sa tête, inclinée sous la couronne d'épines, tombe sur sa poitrine affaissée. Il est mort ; mais sur ce front pâli par la souffrance flotte comme une lumière céleste ; l'homme a expiré, le Dieu va revivre. A ses pieds Madeleine traîne dans la poussière sa chevelure blonde ; la Vierge, cette admirable *Mater Dolorosa*, lève sur son fils un œil rempli de larmes et d'espoir: elle pleure sur les douleurs de celui qu'elle porta dans son sein, elle compte les plaies qui souillent le beau corps de son fils et de son Dieu ; mais elle espère, car il doit renaître, il l'a dit avant de mourir ; et cette foi divine en la parole d'un fils peut seule soutenir cette douleur d'une mère.

M. Keller a parfaitement conçu l'ordonnance de ce tableau et groupé les différens personnages qui entourent la croix dans diverses attitudes.— Nous n'essaierons pas de dépeindre l'aspect, plein d'une poétique mélancolie, de cette reproduction; et c'est, on doit le dire, avec l'intelligence d'un grand artiste et l'âme d'un véritable chrétien que M. Keller représente le Dieu sauveur mort d'un supplice ignominieux. Aussi ne comprenons-nous pas l'accueil froid, nous devrions dire injurieux, que le public a fait à ce tableau ; sa contemplation, loin de prêter à la moquerie, ne peut qu'élever la pensée ; le cœur s'emplit d'une tristesse profonde et pleine de charmes à la vue de cette noble et sévère reproduction d'un des plus beaux chefs d'œuvre du peintre flamand ; ce tableau n'est point une parodie, et maintefois le théâtre, souvent avec moins de bonheur, s'est emparé des sujets sacrés. Nul n'a jamais sifflé la scène finale de Robert-le-Diable, la croix et les religieuses du couvent de *Corrado di Altamuro*, la table des commandemens de Dieu de *Mosé*. Fesons donc taire des scrupules de dévotion que l'on pourrait taxer d'exagération ; au moyen-âge enfin, le clergé autorisait, souvent même par sa présence, la représentation des Mystères où les sujets les plus saints étaient mis en scène ; sommes-nous plus religieux ou moins tolerans aujourd'hui qu'au moyen-âge?

Mais, en revanche, et sans doute pour réparer ses torts, le public a applaudi avec enthousiasme la scène mimique de la *Famine*, créée par M. Keller. Debout, l'œil levé au ciel, le désespoir dans le cœur, un père est au milieu de sa famille que la faim torture; à ses pieds est tombé haletant dans l'agonie son enfant soutenu par sa mère défaillante. Tout-à-coup le père voit du pain aux mains d'un étranger; il le lui faut : son enfant va mourir. Il prie, il supplie, il se roule aux genoux du vieillard qui cache avec un geste forcené ce pain dans son sein. Le père hésite, mais son enfant se meurt ! Il prend un couteau, l'enfonce dans la poitrine de l'étranger et saisit avec avidité ce pain taché de sang. Il a faim, lui aussi, il va mordre à cet unique morceau ; mais son enfant est là : oh ! tout pour lui ! .... il tend à sa femme ce pain et tombe expirant aux pieds de sa victime. Ce tableau est effrayant : le frémissement des mains du père desespéré, l'expression poignante de ses traits sont d'une vérité frappante ; et lorsque, le poignard à la main, il exige ce pain, lorsqu'il le tient, ce morceau volé, qu'il le tend à sa femme, se roule sur le sol en proie à toutes les tortures de la faim et expire, la salle entière s'émeut et pâlit. M. Keller est admirable d'expression dans ce tableau; Mme Keller n'est pas moins belle de douleur et de vérité, quand, les mains frémissantes, les yeux en pleurs et tournés vers le ciel qu'elle remercie, elle saisit, toute tremblante, ce pain qu'elle donne à son enfant courbé sur ses genoux.

Mme Keller est surtout belle de grâce et de décence dans le *Triomphe de Galatée*, assise sur un char traîné par des cygnes au milieu des Tritons et des Néreides ; dans l'*Amazone*, frémissante de colère, les narines dilatées, l'œil en feu, sur son coursier indompté ; dans *Ariane*, mélancolique et rêveuse sur le tigre qui la porte ; dans *Neptune et Amphitrite* ; dans *Vénus*, triomphante en sa jeune et immortelle beauté et debout sur une conque marine que supportent des Nymphes ; dans *la Fête de Flore* ; dans *les Quatre Saisons*, charmante allégorie qu'elle a elle-même composée, et dans tous ces tableaux qu'embellissent la pureté de ses formes, la grâce de ses attitudes et la vérité et la décence de ses poses. Mais nous ne saurions mieux faire l'éloge de Mme Keller qu'en donnant la traduction d'un sonnet italien, dédiée à cette grande actrice plastique par le prince F. de Carignan:

> Des mains de l'Éternel, adorable mélange
> De suave pudeur, de chaste volepté,
> Ainsi dût sortir Eve, en l'Eden enchanté,
> Vivant de cette vie ineffable de l'ange!
>
> Tantôt mon œil te voit,— de l'art merveille étrange!
> Maîtriser, Amazone, un cheval indompté,
> Lance en main, et tantôt, plus douce en ta beauté,
> Nouvelle Dionée, en roc ton corps se change!
>
> Comme sous le ciseau du sculpteur allemand, (*)
> Tu parais, de Minos ou la fille divine,
> Ou la Psyché céleste, ou la molle Euphrosine!
>
> Et toujours belle et vraie!...Ah! ton art est plus grand
> Et se surpasse encor, quand, fière en sa victoire,
> Tu veux représenter l'Italie et sa gloire!

Tous les artistes qui composent la troupe de M. Keller, et notamment sa sœur ou belle-sœur, sont admirables de formes; cette dernière surtout possède cette pureté des lignes, cette rondeur des contours, cette finesse du galbe qui se rencontrent si rarement.

Nous aurons, du reste, plus d'une fois occasion de revenir sur ces merveilleux tableaux plastiques; nous pouvons dire, dès à présent, qu'ils sont appelés à un grand succès à Constantinople.

Nous avons à peine le temps et l'espace nécessaires pour adresser quelques mots d'adieu, ainsi que nous le leur avions promis, aux artistes de la Compagnie italienne. Ils vont bientôt partir, et certes, ils ne pourront pas dire, en général, que l'hospitalité ne leur a pas été douce et facile sur les rives du Bosphore.

L'impresa du théâtre italien nous a donné cette année dix partitions; le nombre est rond ; nous ne pouvons que la remercier, elle a su tenir ses promesses. Ces opéras sont *Robert le Diable*, *Lucie*, *les Puritains*, *la Somnambule*, *Attila*, *Giselda*, *les Deux Foscari*, *Poliuto*, *Mosé*, *le Barbier*; sur ce choix nous n'avons rien à dire, et *Robert le Diable*, *Mosé*, *les Puritains*, *le Barbier* militent en faveur d'*Attila*, de *Giselda* et de *Poliuto*. Ce que nous recommandons, pour l'année prochaine, à l'impresa, c'est de bien veiller à son programme et de laisser un peu de côté les reprises. Le répertoire musical ne manque certes pas de belles choses, et sa petite excursion dans le domaine rossinien devrait l'engager à pousser plus avant ses entreprises : la *Semiramide*, par exemple, *Tancrède*, la *Cenerentola*, la *Gazza ladra* et bien d'autres encore ! Et enfin, si l'on pouvait (c'est un simple vœu que nous exprimons) mêler à l'opéra l'opéra-comique ! Cette variété de l'espèce est à peu près inconnue à Constantinople : elle s'y implanterait facilement et y réussirait à merveille; *tentanda via est*.

Et maintenant nous ne voulons pas établir entre les artistes d'irritantes comparaisons ni raviver d'anciennes querelles ; nous n'avons jamais eu de parti pris, on nous doit, du moins, cette justice à défaut d'autre, dans nos appréciations que quelques-uns ont trouvées trop souvent bénignes et indulgentes. Quant à cette indulgence, un mot la justifie : nous écrivons à Constantinople et non pas en Italie ou en France. Lorsque, plus tard, nous avons dû prendre un ton plus sévère, des gens, habitués par nous au compliment, ont cru devoir se plaindre ; c'est de notre faute et nous en fesons pénitence ; mais nous n'en voulons, néanmoins, à personne, et cette injustice ne nous dispensera pas d'être juste.

Mlle Penco a joué dans six opéras : le talent de cette jeune prima donna, la beauté de sa voix, son excellente méthode, le naturel de son jeu lui ont créé de nombreux partisans ; dans le *Barbier de Séville*, Mlle Penco n'a peut-être pas eu son bonheur ordinaire ; mais elle avait d'avance et magnifiquement plaidé et gagné sa cause. De toutes les cantatrices que nous avons eues jusqu'ici elle est la seule qui ait réuni au même degré les diverses qualités que l'on exige chez une prima donna.

Mlle Lotti a moins souvent paru sur notre scène; cependant sa part n'a pas été mauvaise. *Robert le Diable*, *Attila*, *Giselda*, *les Deux Foscari* (puisqu'on y tient) ont été pour elle d'honorables succès. Nous prédisons à Mlle Lotti un brillant avenir et nous ne lui demandons, pour arriver au premier rang, que du travail et de patientes études ; chacun s'est intéressé à cette jeune débutante qui sortait toute fraîche du Conservatoire ; chacun a applaudi à ses efforts, à ses progrès; chacun apprendra avec plaisir ses succès.

Nous en dirons autant de M. Prudenza qui s'est réhabilité dans *Attila*, *Giselda* et *Poliuto* de son peu de succès dans *Robert le Diable* ; sa voix, plus sympathique qu'étendue, plus sonore que puissante, n'a besoin que de travail ; son jeu se formera également à la longue.

Le public a pris son temps pour rendre justice à M. Bozzetti; mais cette justice tardive et réparatrice n'en a été que plus éclatante ; nous l'avons enregistrée avec bonheur. La *Somnambule* et *Moïse* ont donné occasion au tenor de révéler un grand talent de vocalisation, une parfaite méthode, un goût pur, un tact exquis.

M. Corsi est un des artistes que nous verrons partir avec le plus de regret ; un accident déplorable l'a tenu fort longtemps éloigné de la scène et nous a privés du plaisir d'entendre un excellent artiste, un chanteur parfait, un habile comédien dont les *Deux Foscari*, l'acte de *Torquato Tasso*, *Mosé* rendront à Péra le souvenir ineffaçable.

Mais qui pourrait oublier M. Mitrovich, ou pour mieux dire, car M. Mitrovich abandonne si facilement son individualité pour y subsistuer le personnage qu'il représente, qu'on ne sait comment le reconnaître et le nommer, qui oublierait Bertram, Attila, Pagano, Don Giorgio, Mosè et Don Basilio? O ciel, rendez-nous M. Mitrovich, et nous abandonnons en échange un certain contralto dont nous ignorons le nom et qui, sur notre scène comme Gilbert au banquet de la vie, n'apparut qu'un jour; et, si ce sacrifice ne suffit pas, nous y joignons le corps entier du ballet, dussions-nous être privés à tout jamais du *Trionfo d'amore* et d'une foule de polkas, de mazurkas et de *Styriennes !*

Puissions-nous avoir, avec M. Mitrovich qu'il sera difficile de remplacer, un orchestre et un directeur semblables à ceux que nous possédions cette année ! Puissions-nous surtout avoir (lecteur qui me lisez, ne prenez point ceci pour vous, je vous le dis à part et confidentiellement), puissions-nous avoir un public moins fantasque et moins capricieux, moins ingrat, en un mot (M. Corsi en sait quelque chose)! Puisse-t-il également, ce bon public, ne voir que des *artistes* sur la scène !

Avant de clore ce feuilleton qui sera le dernier de cette saison, nous aurions bien envie de narrer quelques petites historiettes instructives et concernant les coulisses de notre théâtre, historiettes que nous avions promises si nous nous le rappelons bien: raconter, par exemple, comment et pourquoi *Mosé* ne parut que huit ou dix jours après la répétition générale ; ce que peut causer le désir immodéré d'avoir un brillant bénéfice ; comment étant donné à faire une division entre gens qui voulaient une multiplication, l'opération dut se terminer par une soustraction; comment, etc., etc..., toutes racontances, lecteurs, dont l'exactitude serait le moindre mérite ; mais il ne fait pas toujours bon médire, et trop parler nuit, trop gratter cuit, dit la sagesse des nations.

G. Noguès fils.

(*) L'Ariane de Dancker.